Histoire du royaume de Quito **Juan de Velasco**

Henri Ternaux-Compans dans une revue française de juillet 1839 à octobre 1839 a traduit les extraits suivants d'une ***Histoire du royaume de Quito***, livre de base de l'histoire de ce pays (l'Equateur à présent), écrit par un prêtre qui est mort en Italie. Il est présenté ainsi dans la revue : "*D. Juan de Velasco fut un des jésuites américains qui se réfugièrent en Italie après la suppression de cet ordre. Il y composa une histoire du royaume de Quito en 3 vol. in-~°, dont la dédicace à D. Juan Porlier est datée de Faenza, le 15 mars 1789. Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première traite de l'histoire naturelle du pays, elle ne contient rien d'important, et est bien en arrière de la science. La seconde, qui renferme l'histoire du pays; sera publiée en entier dans la collection des mémoires inédits sur l'Amérique que publie M. Ternaux-Compans chez M. Arthus-Bertrand, et dont dix volumes ont déjà paru. Nous donnerons successivement des extraits de la troisième qui est entièrement remplie par la description géographique du pays. Le premier article contiendra celle du royaume de Quito proprement dit ; le second celle de la province de Popayan ; le troisième celle des missions du Marañon.*"

Je n'ai pu récupérer que deux articles. J-P Damaggio

- Le royaume de Quito

Le royaume de Quito se divise en provinces orientales et occidentales, selon qu'elles sont situées à l'est ou à l'ouest de la Cordillère.

Ces dernières se divisent en hautes et basses. Les provinces hautes sont les corregimientos d'Ibarra, d'Otavalo, de Quito, de Latacunga, de Riobamba, de Chimbo et de Loxa. Les provinces basses sont les gouvernements d'Atacames, de Gara, de Guayaquil et de Cuenca. Les provinces orientales forment les gouvernements de Mocoa, Quixos, Macas, Yaguarzongo et Pacamores.

CORREGIMIENTO D'IBARRA.

Il comprend les anciennes provinces de Tusa, Huaca, Dehuaca, Chota, Tumbaviro, Pimampire et Caranqui. Il est arrosé par les rivières Mira, Ungol, Pisco et Tahuando, qui, réunies avec beaucoup d'autres, forment le grand fleuve de Mira qui se jette dans la mer du Sud. Son climat est très chaud dans certaines parties et tempéré dans d'autres, de sorte qu'on y peut cultiver tous les produits des tropiques ainsi que ceux d'Espagne. Les Espagnols ont abandonné les mines de cuivre et d'argent de Chiltazon que les Indiens exploitaient autrefois. Les Indiens de cette province ne se sont jamais révoltés; car comme ils étaient accoutumés au joug de leurs rois, ils ont supporté sans peine celui des Espagnols, et beaucoup de ces tribus se sont soumises volontairement pour se débarrasser du joug du tyran qui les opprimait. Les Espagnols s'établirent d'abord dans l'ancienne ville indienne de Caranqui, mais

ils fondèrent ensuite celle de S.-Miguel de Ibarra. Cette ville peut contenir environ 22000 habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de familles nobles. Elle était fort riche autrefois, mais elle est depuis longtemps en décadence.

Les principaux villages du district sont : Angel, sur le Rio-Mira, où l'on voit encore les ruines d'une forteresse indienne, Caranqui, l'ancienne capitale des Indiens. L'on y voit encore quelques vestiges du palais où naquit Atahualpa, du temple du Soleil et du Monastère des Vierges qui lui était consacrées.

Pimampiro. Il y avait autrefois des vignobles très considérables et qui réussissaient très bien. Ils furent détruits par ordre du gouvernement. Les Indiens de cette province ayant eu quelques querelles avec les colons, l'ont abandonnée et se sont retirés au nombre de plus de 11000 vers les sources du Rio-Pisco.

Les autres villages considérables sont Cahuasqui, Huaca, Mira, Puntal, Quilca, S.Antonio, Salinas, Tumbaviro et Tusa.

CORREGIMIENTO D'OTAVALO.

Il fut démembré en 1597 de celui d'Ibarra. Son climat est très-doux. Il est arrosé par plusieurs rivières qui se jettent plus loin dans le Rio-Mira. Il comprend les anciennes provinces d'Otavato, Cotacache, Tocache, Urcuqui, Tontaqui, Cayambi, Poritacos, Linguachis, Collahuasos et Tabacundos la plupart de ces nations sont éteintes ou réduites à un très petit nombre d'indiens.

Cette province est très fertile : on y fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de coton qui sont connues sous le nom de macanas, confitillos et fetpa. On y fabrique aussi beaucoup de corbeilles et divers ustensiles en joncs tresses qui se répandent dans tout le royaume.

La ville d'Otavalo est construite sur l'emplacement de la ville indienne du même nom. Ce fut en 1534 que les premiers Espagnols s'y établirent. Elle est située sur le Rio-Blanco, à peu de distance du lac d'Imba. Elle peut contenir de 10 à 20000 habitants.

Les endroits les plus remarquables sont :

Cuyambi, au pied de la montagne du même nom, où l'on voit encore tout entier le fameux temple du Soleil, et qui était autrefois entièrement couvert de lames d'argent tiré de la montagne. Il n'est habité que par des Indiens.

Tontaqui, autrefois Hatun-Taqui, ce qui veut dire le grand tambour de guerre. C'était la principale forteresse des rois de Quito : elle domine la plaine où se livra la grande bataille entre l'inca Guaynacapac et le roi Cacha, bataille qui décida du sort du royaume de Quito. Cette plaine est entièrement couverte de petits monticules de forme conique, sous lesquels sont enterres les corps de ceux qui périrent dans le combat.

Les autres sont : Urcuqui, sur les bords du Cuicocha ou lac des Lapins, Cotacache, St-Pablo, Tabacundo et Tocache.

CORREGIMIENTO DE QUITO.

Le territoire de ce corregimiento est très fertile et très-bien cultivé depuis les temps les plus anciens. Quito, sa capitale, était aussi celle des Quitus, puis des Scyris de Caran. Ce fut aussi dans cette ville que l'inca Huaynacpac tenait sa cour et que les Espagnols ont établi le siège du gouvernement de la province.

Sebastien de Benalcazar s'en empara sans coup férir à la fin de décembre 1533, après qu'elle eut été saccagée et brûlée par le rebelle Ruminahui. Il la fit reconstruire sur l'ancien emplacement. Au nord de la ville est la plaine d'Inaquito, où Gonzalo Pizarro fut complètement battu le 18 janvier 1546 par le vice-roi Blasco Nunez. Au midi est celle de Turubamba où l'inca Huaynacpac entretenait une armée si considérable que son camp couvrait plusieurs lieues de terrain.

La ville est arrosée par une petite rivière nommée Machangara; elle prend sa source dans une montagne nommée Pancallo qui touche à la ville et au sommet duquel se trouvait autrefois le temple du Soleil.

La ville peut avoir environ une lieue de diamètre ; les rues sont tirées au cordeau et se coupent à angles droits, excepté dans les faubourgs qui sont coupés par des ravins. La grande place située au milieu de la ville est ornée d'une belle fontaine ; les quatre côtés sont occupés par la cathédrale, le palais du gouvernement, celui de l'évêque et l'Hôtel-de-Ville. La ville contient sept paroisses, treize couvents d'hommes et six couvents de femmes. Il y a aussi une audience royale composée d'un président, de quatre auditeurs, d'un procureur fiscal et d'un protecteur des Indiens et deux universités dont l'une est entre les mains des Dominicains, l'autre entre celles des Jésuites. Le dernier dénombrement eut lieu en 1757. La ville contenait à cette époque près de 80,000 habitants mais la peste de 1759 en ayant enlevé près de 10,000, presque tous Indiens, on peut porter la population actuelle à 70000 âmes, dont un tiers d'Espagnols, un tiers de métis, un sixième de nègres et un sixième d'Indiens.

Les endroits les plus remarquables de ce corregimiento sont :

Alangasi où l'on trouve des eaux thermales excellentes, Machache où l'on en trouve aussi, Cotocolla, rempli de maisons de campagne, Yaruqui, directement sous la ligne où les académiciens français ont élevé un obélisque, Aloa, Aloasi, Amaguana, Calacali, Chillogalle, Conocoto, Cumbaya, Guapullo, Guayllalabamba, Lutu-Bamba, Maria-Magdailena, Perucho, Pintac, Pomasque, Puembo, Pifo, Quinche, Sangolqui St-Juan Evangelista, Tumbaco, Uyumbicho, Yaruqui et Lambiza.

Les habitants de ces villages sont presque tous des Indiens et des métis: on n'y trouve que très peu d'Espagnols et de nègres.

Les hommes les plus célèbres auxquels la ville de Quito a donné le jour sont, dans l'état ecclésiastique : Arauz, qui fut archevêque de Santa-Fe; Figueredo, archevêque de Guatemala ; Polo, évêque de Ste. Marthe, Argandona, évêque de Tucuman, Rubio, évêque de Zébu, puis de Popayan, de La Madrid évêque de Carthagène. Flores, président de l'audience de Charcais, et Sanchez, président de l'audience de Quito. L'on peut citer parmi ceux qui se sont distingués dans les lettres : D. Martin Sanchez et le docteur Boniche, jurisconsultes. D. Pedro

Anagosita et D. Joseph Maldonado, mathématiciens et astronomes; les chanoines Chirivoya, Viten et le docteur Sancho Escobar, poètes renommés ; et parmi les laïcs, D. Antonio Paz, D. Ignacio Escandon, poètes, D. Pedro Guerrero, botaniste, etc., etc. Parmi les peintres, on distingue Miguel de Santiago dont les ouvrages furent admirés même à Rome; André Morales, Vola et un autre surnommé El. Morlaco, tous deux natifs de Cuenca ; un Indien surnommé Pincelillo et Bernardo Legarda, sculpteur.

La ville de Quito a souffert plusieurs fois des éruptions du volcan de Pinchincha. La première eut lieu en 1539 ; la deuxième en 1577 ; la troisième, qui renversa ou endommagea presque tous les édifices de la ville, eut lieu en 1587; et la quatrième, qui fut la plus terrible de toutes, commença le 24 octobre 1660. Elle dura jusqu'au 27. Mais heureusement pour la ville, qui sans cela eut péri tout entière, il se forma un nouveau cratère du côté opposé de la montagne. La ville souffrit aussi beaucoup en 1645 et eu 1755 des tremblements de terre causés par les éruptions de volcans plus éloignés.

En 1589, tout le royaume de Quito fut dévasté par une peste violente qui commença à Carthagène, ou elle fut apportée par un vaisseau venu d'Espagne. La capitale, qui contenait alors 80,000 habitants, en perdit plus de 30000, et les gouvernements de Cara et de Quixos furent tellement dépeuplés, qu'ou n'a jamais pu les rétablir depuis.

La seconde épidémie fut causée par une maladie à laquelle. on donna le nom d'alfombrilla ou garrotillo. Elle eut lieu en 1645 et enleva dans la ville plus de 11000 personnes. Celle de 1759 en fit mourir 10000, et enfin celle de 1785, qui se compliqua avec la petite-vérole, enleva en moins de trois mois 25 ou 30,000 personnes dans la ville de Quito et dans les provinces environnantes.

Avant de terminer le chapitre de Quito, il me reste à parler de deux révoltes qui eurent lieu dans cette ville. La première, en 1592, fut causée par un décret royal qui ordonnait l'établissement de l'al cavala (droit qui se paie sur les denrées qui se vendent et s'achètent). Quand l'audience royale eut promulgué ce décret, le corps municipal s'opposa à son exécution. La populace se souleva et les employés du gouvernement furent obligés de se réfugier dans les couvents pour échapper à sa fureur; les quatre auditeurs (oidores) se réfugièrent dans l'église de St-François, que l'on environna de gardes pour les obliger à en sortir ou à mourir de faim.

L'aveuglement de la populace alla jusqu'à vouloir choisir un roi. Ils jetteront les yeux sur un gentilhomme nommé Carrera, homme fort distingué et très-aimé de toute la ville. Celui-ci ayant obstinément refusé et leur ayant représenté leur folie, ils le dépouillèrent de ses vêtements, le placèrent sur un mauvais cheval et le promenèrent ainsi dans la ville en le fustigeant si cruellement, qu'il resta pour mort sur la place. Le clergé lui-même, tant régulier que séculier, prit part à la révolte, et dans toutes les chaires on exhortait les mutins à persévérer.

Les Jésuites seuls restèrent fidèles au roi, et sous prétexte de persuader les auditeurs de se rendre aux vœux du peuple, ils allaient secrètement leur porter des vivres et réussirent même à en faire échapper deux, et ils parvinrent enfin à persuader au peuple de rentrer dans l'obéissance. Ils allèrent chercher le président de l'audience et les officiers royaux dans les couvents où ils s'étaient

réfugiés, et les supplièrent de reprendre les rênes du gouvernement et de recevoir leur soumission.

Le vice-roi du Pérou envoya D. Pedro de Arana pour juger les coupables, et celui-ci acheva de pacifier le pays en faisant trancher la tête aux plus coupables du corps municipal.

La seconde révolte eut lieu en 1765, à cause du monopole (estanco) des eaux-de-vie. Il avait été établi 20 ans auparavant pour la construction du nouveau palais royal et affermé une compagnie qui devait payer 80 000 piastres tous les huit ans, Quand le palais fut terminé, le gouvernement voulut continuer cet impôt et le mettre en régie. Joseph, de Herrera, qui fut placé à la tête de cette administration, commit tant d'extorsions, surtout envers les classes pauvres, que la populace, excitée, dit-on, par les anciens fermiers qui regrettaient d'avoir perdu un commerce aussi lucratif, assaillit la douane, la démolit entièrement, et mit en fuite les officiers royaux.

Ce succès encouragea la populace, qui devenait chaque jour plus insolente. Les Européens craignant une révolte, se réunirent au nombre d'environ 300 et commencèrent à faire des patrouilles. Mais ils commirent la faute grave de ne pas prévenir les créoles de leur intention, les traitant comme s'ils eussent fomenté la rébellion. Ayant rencontré quelques métis ivres, ils s'emparèrent d'une femme blanche qui se trouvait avec eux et la fouettèrent au coin de la rue. Le peuple, irrité de cet acte de violence et voyant que les Espagnols seuls y avaient pris part, se rendit au palais du comte de Selva Florida, l'un des principaux patriciens de Quito, et le prièrent de se mettre à leur tête pour expulser les Espagnols. Celui ci les ayant refusé, ils se répandirent dans la ville armés de pierres et de bâtons, en criant vive le roi et mort aux Chapetones (nom qu'on donne aux Espagnols). L'audience royale de son côté fit fortifier le palais avec de l'artillerie, et ordonna à tous les Espagnols, créoles ou américains, de lui prêter main-forte. Mais bientôt après les auditeurs perdirent courage et s'enfuirent à Santa-Fe déguisés en moines.

Les métis, qui étaient entièrement maîtres de la ville, consentirent, à la prière des Jésuites, à en laisser sortir tous les Européens à condition qu'ils seraient exilés pour toujours, ce qu'on fut obligé de leur accorder. Au bout de quelques mois, D. Antonio de Zelaya, envoyé par le vice-roi de Santa Fe, arriva avec 700 hommes de troupes auxquelles s'étaient réunis environ 400 Européens. Le peuple, qui avait eu le temps de se calmer, les reçut sans difficulté, et le calme fut ainsi rétabli dans la ville.

CORREGIMIENTO DE LATACUNGA.

Le climat de cette province est généralement froid. Elle est très fertile et abonde en troupeaux. On trouve des mines d'or et d'argent à Tagualo et à Moreta; cette dernière fut abandonnée en 1720 à la suite d'un grand éboulement. Elle était, avant la découverte, une des plus florissantes du pays, et continua de l'être jusqu'à ce qu'elle fut dévastée par les éruptions du Cotopaxi.

Latacunga est bâtie sur l'emplacement de la ville indienne du même nom. Elle est située sur le Rio Alanes. Elle est presque entièrement détruite depuis le tremblement de terre de 1699, et n'a plus que 8 ou 9000 habitants.

Dans la vallée de Callo, à cinq lieues de Latacunga, il y a un ancien palais des incas parfaitement bien conservé et qui sert aujourd'hui de fabrique de drap.

Dans les villages de Pugilli et Saguisulli, on fabrique une faïence rouge très estimée dans le pays ; elle ressemble à la mayolica d'Italie.

Angamarca. Ce district était autrefois habité par les Angamarcas, nation sauvage et féroce que les Espagnols ne purent jamais soumettre. Leur pays est rempli de bois et de ravins, et extrêmement malsain. Ils avaient cependant quelque commerce avec les Espagnols, et leur achetaient du fer qu'ils payaient à tout prix. Comme ils avaient tous l'habitude de se peindre en rouge avec le fruit d'un arbre qu'on nomme achote, on leur avait donné le surnom de *Colorados*.

Lors de la grande peste de 1590, six de ces Indiens vinrent à Quito vêtus de superbes costumes en plumes : ils amenaient avec eux un interprète, et demandèrent à parler au chef du gouvernement. On les conduisit chez le seigneur Marañon, président de l'audience royale. Ils lui dirent que leur nation, qui comptait autrefois plus de 30000 âmes était réduite à moins de la moitié par l'épidémie, et qu'ils venaient lui demander le P. Onofre, jésuite pour qu'il les guérît comme il avait guéri les autres Indiens, lui promettant, s'il leur accordait leur demande, de se soumettre aux Espagnols et d'embrasser la religion chrétienne.

Le président leur accorda leur demande, ajoutant toutefois que le P. Onofre ne pouvait toujours rester avec eux, mais qu'il leur donnerait un autre missionnaire pour le remplacer quand il les quitterait. Ils y consentirent et s'en allèrent très-satisfaits, emmenant le père avec eux. Il les réunit dans un grand village qui compta bientôt plus de 10000 habitants, car auparavant ils vivaient dispersés dans les bois. Cette mission et celle d'Archidona, que les Jésuites avaient fondée près de là, fut florissante jusqu'en 1707. Le gouvernement crut alors devoir la mettre entre les mains du clergé séculier. Les Indiens, mécontents, se retirèrent dans les bois, et elles sont aujourd'hui presque abandonnées.

Ce corregimiento est divisé en 17 paroisses : Alagues Angamarca Colorados Cuzubamba, Mulahalo, Mullihambato, Pilahalo, Pillaro, Pugilli, Saquisilli, S.-Miguel, S.-Felipe, Sicchos-le Grand, Sicchos le Petit, Tanicuchi, Toacazo, Ysilinhui.

Cette province a prodigieusement souffert des tremblements de terre et des éruptions du Cotopaxi : les deux premières éruptions eurent lieu à l'époque de la conquête, en 1532 et 1533. Le volcan parut éteint pendant plus de deux siècles, jusqu'au 6 juillet 1742. Elle recommença au mois d'avril 1743 et le 30 novembre 1744. Il en sortit une quantité si prodigieuse d'eau, que toute la province en fut inondée; elle enleva sur son passage les hommes et les bestiaux, déracinant les arbres et renversant les maisons. Celle de 1766 fut moins forte, mais celle du 4 avril 1768 acheva de détruire ce que la première avait épargné.

Le 29 juin 1699, la ville de Latacunga fut entièrement renversée par un tremblement de terre, sans qu'il en restât une seule debout. Il périt dans cette nuit 8000 personnes, c'est-à-dire un tiers des habitants. Il y eut aussi de grands désastres dans le reste de la province. La ville commençait à se rétablir quand elle fut renversée de nouveau le 22 février de 1757. Plus de deux cents personnes périrent sous les ruines de l'église des Jésuites et presque toutes les maisons particulières furent renversées ; la ville ne s'est jamais relevée depuis.

CORREGIMIENTO DE RIOBAMBA.

Ce corregimiento est formé des anciennes provinces de Puruha, Hambato et Mocha. On a fait de ces dernières des lieutenances distinctes dont je parlerai à la fin de cet article.

La province de Puruha formait autrefois un royaume séparé dont le souverain était l'ennemi de celui de Quito, et finit par réunir ce pays à son empire par un mariage avec la dernière héritière. Elle fut conquise par S. de Benalcazar. Elle est très fertile on y trouve une grande abondance de bétail et surtout de bêtes à laine. L'ancienne capitale qui occupait le même emplacement que celle qu'ont bâtie les Espagnols, se composait de trois petites villes Riobamba, Caxabamba et Liribamba, dont la population s'était tellement augmentée, qu'elles avaient fini par se réunir. Les incas y avaient construit un temple du Soleil, un monastère de Vierges, de grands arsenaux et un tambo pour loger les voyageurs. Ce fut dans une plaine située au midi de cette ville, que Sébastien de Benalcazar livra au général indien Quizquiz la victoire qui assura la conquête du Pérou. Un peu plus loin, du même côté, est le célèbre lac de Cotta.

La ville est assez bien bâtie et peut contenir de 18 à 20,000 habitants, dont les blancs, les métis et les Indiens forment environ chacun un tiers. Il n'y a que très-peu de nègres parmi les personnes illustres auxquelles cette ville a donné naissance. On distingue dona Maria Duchicela, du sang royal de l'Inca Atahulpa, et que ses talents et sa rare beauté rendaient la merveille du monde. Elle mourut en odeur de sainteté après avoir fondé à Quito une maison d'orphelins; et les deux frères Ildefonso et Leonardo Penafiel, qui entrèrent dans la Compagnie de Jésus, et dont les oeuvres théologiques imprimées à Anvers sont très-estimées.

Il y avait autrefois dans cette province une grande quantité de manufactures, surtout de tapis et d'étoffes de laine; mais elles sont en décadence depuis longtemps. Déjà avant la découverte, la nation puruha avait la réputation d'être très industrielle.

Riobamba a souvent éprouvé des tremblements de terre : elle fut presque entièrement renversée en 1645 et souffrit aussi beaucoup de celui de 1699, dont j'ai parlé à l'article de Latacunga. Celui de 1786 fut moins fort mais il répandit l'effroi dans toute la province. Le seul événement historique digne d'être rapporté fut la révolte des Indiens qui eut lieu en 1764 mais elle n'eut pas de suites et fut facilement apaisée.

Ce corregimiento est divisé en 21 paroisses qui sont : Calpi, Caxabamba, Chambo, Cebadas, Columba, Cubixies, Guadando, Guano, Lican, Lito, Pallatanga, Pangor, Penipe, Pungala, Puni, Quimiac, S.-Andres, S.-Luis,

Yaruquies, Ylapo et Zicalpa. Les deux plus peuplées sont celles de Guaaao et de Chambo.

Les lieutenances (tenencias) de Hambato et Mocha dépendaient autrefois de ce corregimiento et n'en ont été détachées qu'il y a quelques années.

La province d'Hambato était habitée autrefois par les Indiens Hambatos,' qui se subdivisaient en quatre tribus les Quisapinchas, les Isambas, les Guachis et les Pillaros. Ils n'avaient ni édifices publics, ni villages considérables, ni monuments remarquables. La ville espagnole d'Hambato fut fondée en 1534, et considérablement augmentée en 1539 par Gonzalo Pizarre.

La province de Mocha était habitée autrefois par la nation du même nom. Sa capitale était célèbre par la magnificence de son tambo (maison destinée à loger les étrangers) et par les arsenaux royaux, ainsi que par sa grande Pucara ou forteresse construite sur des rochers à pic, et dont D. Pedro de Alvarado ne put réussir à s'emparer, quoiqu'il l'attaquât à la tête de cinq cents hommes. Cette nation se divisait en quatre tribus: les Tisaleos, les Queros, les Pelileos et les Patatos. On cultivait autrefois beaucoup de cochenille dans les environs de la ville de Mocha, mais elle est entièrement ruinée depuis le grand tremblement de terre de 1699. Il n'en resta pas de vestiges, et on n'a jamais pensé à la rétablir. Ces deux lieutenances contiennent huit paroisses : Isamba, Quisapincha, Pellaró, Santa Rosa, Tisareo, Quello, Pelileo et Patate. Sur le territoire de cette dernière est un pont naturel formé par des rochers au-dessus d'une vallée: on le nomme la Habra. Une chose merveilleuse à voir.

CORREGIMIENTO DE CHIMBO.

Ce corregimiento, qui est arrosé par la rivière du même nom qui se jette dans le Guayaquil, était habité autrefois par la nombreuse nation des Chimbos qui se subdivisait en dix ou douze tribus, dont les principales étaient les Ansacotos, les Chapacoto, les Guanujos et les Guarandas.

Elles étaient assez civilisées, laborieuses et très robustes. Le climat de cette province est très-froid et plus favorable à l'éducation des bestiaux qu'à l'agriculture. Guaranda, qui en est la capitale, ne compte guère que 2000 habitants, parmi lesquels il y a très-peu de blancs. Les habitants gagnent leur vie à transporter les marchandises qui circulent entre Quito et le Pérou. Ce corregimiento est divisé en six paroisses : Asancoto, Chapacoto, Chimbo, Guanujo, St Lorenzo et St Miguel.

CORREGIMIENTO DE LOXA.

Le climat de ce corregimiento est très-chaud et fournit en abondance les productions des tropiques. Il est formé par les anciennes provinces de Pattas, Zarza et Zaruma. On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et des rubis très estimés.

Ce fut en 1539 que le capitaine Estevan Morales fonda la ville d'Ona sur le territoire des Paltas. Cet établissement fut, en 1646, par ordre de Gonzalo Pizarre, transporté à Loxa dans la province de Zarza. Cette dernière fut fondée par Alonso de Mercadillo entre les rivières de Pulacu et de Guacamana dans

une vallée nommée Cangachamba, et fut de là transportée dans une autre nommée Cushibamba, c'est-à-dire vallée agréable.

Loxa était autrefois très florissante, mais elle a beaucoup souffert des tremblements de terre. Elle contient maintenant environ 10,000 habitants. Les quatorze paroisses qui dépendent de Loxa, sont : Zaruma, Cariamanga, Catacocha, Gonzanama, Guacbanama, Dominguillo, Malacatos, S.Juan-del Valle, S.-Pedro-del-Valle, S.-Lucar-de-Amboca, Saraguro, Sisne, Sosoranga et Yuluc.

Près de Xariamanga est le village de Ximbura, qui offre l'exemple extraordinaire d'Espagnols devenus entièrement sauvages.

La couleur, la complexion, le vêtement et la langue de cette population, prouve bien clairement qu'elle est d'origine espagnole; mais elle est si stupide et si ignorante qu'elle est même au-dessous des nations les plus sauvages. On suppose qu'ils descendent de quelques familles espagnoles qui ont été poussées dans cet endroit on ne sait par quel hasard; car ils sont si barbares, qu'ils n'ont pas à cet égard la moindre tradition. C'est à peine s'ils conservent quelque souvenir de la religion chrétienne.

GOVERNEMENT D'ATACAMES.

On le nomme aussi gouvernement d'Esmeraldas. Le climat en est très chaud. Il est presque entièrement couvert de forêts. On y trouve de nombreuses mines d'or et d'émeraudes. Cette province était habitée par la nation Cara avant qu'elle s'emparât du royaume de Quito. Les restes de cette nation et les autres tribus du pays furent plutôt les alliés que les vassaux des rois de Quito, et ne rendirent qu'une soumission nominale aux incas. Il était entièrement négligé par les Espagnols quand le P. Onofre Estevan y entra en 1598 pour y prêcher l'Évangile.

Il convertit successivement les nations connues sous le nom de Nono, Mindo, Nanegal, Tambillo, Galea, Bolaniguas et Cocaniguas, puis celles des Quaques, Colimas, Pimpaguaces, Peczauinchis et Xaramijos.

L'audience de Quito essaya plusieurs fois en vain d'établir un chemin à travers ce pays pour établir une communication plus courte entre la capitale et la mer. D. Pedro Maldonado y réussit en 1735; mais sa mort, arrivée peu de temps après en Espagne, le fit abandonner de nouveau.

Le gouvernement d'Atacames ne contient que 18 villages sans importance, qui ne sont habités que par des Indiens et quelques Espagnols qui recueillent de la poudre d'or : ce sont Tumaco, Tota, S.-Matheo, Atacames, Cachillacta, Cansacoto, Cayapas, Cocaniguas, Galca, Lâchas, Mindo, Nanegal, Niguas, Nono, Santo-Domingo, Tambillo, Yambe et, Ynta. S.-Miguel était autrefois la plus considérable, mais il a été détruit presque entièrement par une révolte des Indiens Tortolas.

GOVERNEMENT DE CARA.

Ce gouvernement est entièrement abandonné; il n'en reste plus que le souvenir. Il faisait autrefois partie du territoire de la puissante nation des Caras. Le capitaine Francisco de Ribas, qui tenta de s'y établir en 1562 y fonda

une ville sur les ruines de leur ancienne capitale, qui était construite en pierre. Mais cet établissement, qui ne fut jamais florissant, fut entièrement détruit par la peste de 1589. Il n'est plus habité que par une population mélangée qui descend d'Espagnols, de nègres et de métis et s'est fondue dans quelques tribus indigènes. Cette race, qui était devenue entièrement barbare et avait même oublié la religion chrétienne, formait deux tribus les Yungas et les Mangaches. Le père Onofre Estevan y prêcha l'Evangile en 1613, et convertit les nations Yungas Mangaches, Çaras, Apesignes, Caniloas, Pasaos, Chones, Tosaguas et Xaguas, et les réunit dans huit villages dont il ne reste plus que quatre : Canoa, Chone, S.-Miguel et Tosague.

Ce gouvernement est maintenant réuni à celui d'Atacames.

GOVERNEMENT DE GUAYAQUIL.

Ce gouvernement, qui comprend aussi l'île de Lapuna¹, formait autrefois les provinces de Guacavilcas, Manta, Chongon et Lapuna. Jusqu'en 1763, elle forma 7 lieutenances qui dépendaient du corregimiento de Quito; à cette époque, on les, réunit en un seul gouvernement.

Santiago de Guayaquil, sa capitale, fut fondée en 1535 par Sébastien de Benalcazar. Rétablie en 1536 par le capitaine Francisco de Zakra, et de nouveau en 1637 par Francisco de Orellana ; car elle fut détruite deux années de suite par les Indiens révoltés.

A l'exception de la cathédrale, Guayaquil est entièrement construite en bois, et peut contenir environ 20000 habitants. C'est par ce port qu'entrent toutes les marchandises qui sont destinées au royaume de Quito, et une partie de celles qui vont dans les provinces de Popayan et de Santa-Fe.

Cette ville, qui souffrit beaucoup de la peste de 1589 et de divers incendies, fut aussi plusieurs fois saccagée par les pirates. Les Anglais y tentèrent un débarquement en 1624, mais ils furent repoussés avec perte. Les Français la pillèrent et la brûlèrent en 1686. Un célèbre pirate anglais nommé Cliperton s'en empara en 1709, logea sa troupe dans la cathédrale et ne se retira qu'après avoir tout ravagé et commis d'horribles profanations. L'amiral Anson la menaça en 1741, mais il ne s'avança que jusqu'au port de Paita. Ces attaques répétées ont décidé l'Espagne à s'ériger le gouvernement, en y joignant les lieutenances de Puerto-Vieja, Punto de S.-Helena, Lapuna, Yaguache, Babahoyo, Baba et Daule.

1° La lieutenance de Puerto-Viejo était habitée autrefois par la nation Manta et plus anciennement encore par une race de géants. L'on en trouve encore beaucoup de squelettes du côté de la Pointe Ste-Hétène. Elle fut conquise en 1534 par Benalcazar et Francisco Pacheco, qui y fondèrent les deux villes de Puerto-Viejo et de Manta. Cette dernière fut établie sur l'emplacement de celle que les Indiens nommaient Cancebi. Elles étaient autrefois très florissantes, mais elles ont été entièrement détruites par les pirates.

¹ Velasco écrit toujours Lapuna ; presque tous les autres écrivent La Puna.

2° Lieutenance de la Punta de S.'Helena. Elle est presque entièrement inhabitée et de peu d'importance. S.-Helena, sa capitale, n'est qu'un village.

3° Lieutenance de Lapuna. Elle comprend l'île du même nom et quelques territoires sur la côte. Cette île était autrefois habitée par une nation de quatorze à quinze mille âmes, dont il ne reste aujourd'hui qu'environ 400. La capitale est le village de Lapuna, qui n'a guère que 300 habitants. Les deux paroisses de Machala et Naranjal, sur le continent en dépendent aussi. La première était habitée autre fois par la nation des Poceos, à laquelle appartenait l'interprète Filipillo, dont il est souvent question dans l'histoire de Pizarre.

4° Lieutenance de Yaguache. Elle faisait autrefois partie de la province de Guacavilcas. Cette nation avait, depuis un temps immémorial, l'habitude de s'arracher deux dents de devant, ce qui lui a fait donner ce nom. Elle se subdivisait en un grand nombre de tribus gouvernées par des caciques, et qui formaient ensemble une puissante confédération : elle était toujours en guerre avec les Canares et les Puruhayes qui habitaient les montagnes.

Elle fit d'abord alliance avec les Espagnols; mais irritée contre eux, non parce qu'ils prenaient l'or dont elle ne se souciait pas, mais parce qu'ils enlevaient aussi les femmes, elle se souleva contre eux et les massacra presque tous. Les Guacavilcas battirent successivement toutes les troupes qui furent envoyés contre eux de Quito et de Lima. Ils consentirent enfin à la paix en stipulant positivement que les Espagnols feraient venir des femmes de leur nation et ne toucheraient pas aux leurs. Cette vaillante nation fut presque entièrement détruite par l'horrible peste de 1589.

S.-Iacinto-de-Yaguache, capitale de la lieutenance, est un village assez considérable situé sur la rivière du même nom.

5° Lieutenance de Babahoyo. Le village du même nom, qui est sa capitale, est situé à la jonction des trois rivières de Palmar, Caracol et Chima. Les maisons sont toutes supportées par de hauts piliers de bois; car il est entièrement inondé pendant la saison des pluies, et l'on ne peut aller dans les rues qu'en bateau. Ce district peu important ne contient que quatre paroisses : Oxilma, Quilca, Mangaches et Caracol.

6° Lieutenance de Baba. Elle a pour capitale le village du même nom, et ne contient que deux autres paroisses S.-Lorenzo et Palenque.

7° Lieutenance de Daule. Elle était habitée autrefois par les deux nations puissantes des Daulis et des Chunanas. Daule, sa capitale, est assez bien construite. Elle ne contient que deux autres paroisses Balsar et Santa-Lucia.

GOVERNEMENT DE CUENCA.

Cette province était autrefois habitée par la nation des Canares, qui étaient gouvernés par un puissant roi et perpétuellement en guerre avec leurs voisins les Puruhas et les Guacavilcas. Quand les Puruhas se furent emparés du royaume de Quito, les Canares se confondirent avec eux; mais quand la guerre éclata entre les rois de Quito et les Incas, les Canares se déclarèrent en faveur de ces derniers. C'est pourquoi Atahualpa, quand il entra dans cette province,

fit passer tous les habitants au fil de l'épée, à l'exception des femmes et des enfants. Et depuis ce massacre, les Canares sont presque entièrement éteints.

Cuenca fut fondée en 1557 par Gil Ramirez d'Avalos, de la maison des marquis de Pescaire. L'on voit près de là les restes d'un pont de pierre construit par les Indiens, qui sont vraiment admirables. On trouve dans les environs toute sorte de métaux et de pierres précieuses. La ville peut contenir 40000 habitants.

Ce fut dans cette ville qu'eut lieu le tumulte contre les académiciens français, dans lequel on massacra le chirurgien qui les avait accompagnés. M. de La Condamine en a publié une relation dans laquelle il envenime la conduite des Espagnols, mais il ne se vante pas de ce qui lui est arrivé.

N'osant ,sortir le jour tant le peuple était animée il parcourait la ville pendant la nuit pour prendre les mesures qui lui étaient nécessaires. Il fut aperçu par une vieille femme qui se mit à crier : "Voici l'espion français". Ces cris attirèrent toutes les femmes du quartier, qui tombèrent sur le pauvre académicien avec leurs balais, leurs cruches, etc., et il eut bien de la peine à se tirer de leurs mains. Le gouvernement de Cuenca contient 12 paroisses : Azogue, Canar, Canaribamba, Delec, Espiritu Santo, Giron, Guadalasco, Molleturo, Paccha, Paute, San Blas et San-Scbastian.

Auprès de Canar on voit encore le palais construit par Huaynacapac, dont tous les historiens ont parlé. Il est très bien conservé. Auprès de Canaribamba est le petit village de Tomebamba, qui était une ville superbe avant d'être saccagée par Atahualpa.

La lieutenance d'Alausi dépend de ce gouvernement. Elle était habitée autrefois par les Lausis, Tiquisambis et Chinchanes. Elles étaient alliées des Puruhas. Elle contient quatre paroisses : Cibambe, Chunche, Guasunto set Tixan.

Huaynacapac avait fait construire à Cimbamba une belle forteresse, dont on voit encore les ruines. L'église d'Achupallas, près de Chunche, est un ancien temple du Soleil très bienconservé. Près de là sont de très-beaux bains en marbre ;on y voit un lion et un crocodile qui jettent de l'eau par la gueule, ainsi qu'un labyrinthe que l'on nomme aujourd'hui Paredones et une petite rivière surnommée Culebrilla, à laquelle on a fait faire avec art plus de 300 détours. Près de là, à Pomallacta, on voit encore les ruines d'un magnifique palais. Les Indiens de Pomallacta paient le tribut, mais ils ne permettent à aucun Espagnol de s'établir dans leur pays, ni même de le traverser.

PROVINCES ORIENTALES.

Ces provinces, qui étaient autrefois les plus riches et celles qui produisaient le plus d'or, sont maintenant, abandonnées et détruites tant par les épidémies que par les révoltes successives des Indiens, qui, ayant toujours été indépendants, n'ont jamais pu s'accoutumer au joug des Espagnols.

GOVERNEMENTDE MOCOA.

Ce gouvernement comprend les anciennes provinces de Mocoa, Putumayo et Sucumbios. Ces pays furent visités pour la première fois en 1536 par le

capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, qui allait à la recherche de la cannelle. Francisco Ferez de Quezada, qui en fut nommé gouverneur en 1557, y forma le premier un établissement. Il soumit facilement les tribus du pays qui étaient peu guerrières et construisit la petite ville de Mocoa, et l'année suivante celle d'Ecija sur le Rio S.-Miguel. On la nomme aussi S.-Miguel de Sucumbios.

Le pays resta tranquille pendant 25 ans. Mais alors les Indiens, fatigués du travail des mines et excités par leurs voisins et surtout par les Cofanes, se soulevèrent en 1582 et chassèrent peu à peu les Espagnols de leurs établissements. Ceux-ci en furent bientôt réduits aux seules villes de Mocoa et d'Ecija. L'on eut alors recours aux Jésuites, et en 1602 le P. Ferrer fut envoyé en qualité de missionnaire dans la province des Cofanes. Cette nation se subdivisait en plus de 20 tribus et parlait une langue très barbare et très difficile qui est particulière.

Chaque tribu avait un curaca ou chef ; ils formaient ensemble une confédération, et en temps de guerre ils élisaient un d'entre eux pour les commander. Cette union les avait rendus très redoutables. Le père Ferrer réussit à gagner leur amitié et à réunir dans un village, qu'il fonda, cinq tribus qui formaient une population d'environ 3000 âmes; il forma plus tard ceux de Santa-Maria et Santa-Cruz. Les trois ensemble contenaient environ 6500 habitants.

Le père Ferrer employa plusieurs années à visiter l'intérieur du pays jusqu'au Marañon et à composer une grammaire et un vocabulaire de la langue cofana, et retourna ensuite en 1609 à Quito pour rendre compte à ses supérieurs de l'état des choses. Il retourna en 1610 chez les Cofanes avec deux religieux de son ordre; mais l'audience de Quito voyant le pays pacifié, voulut y envoyer un gouverneur et une garnison, qui maltraitèrent les Indiens. Ceux-ci se révoltèrent de nouveau et massacrèrent les missionnaires. Et depuis cette époque, les Cofanes sont redevenus aussi sauvages qu'ils l'étaient auparavant. Il ne reste plus que le misérable village de S.-Miguel de Sucumbios et six missions, qui sont entre les mains des Franciscains, savoir S.-Diego de Los Palmarès, S.-Diego de Guames, S.-Francisco de Curiquaxes, S.-Antonio de Amogujcs, S. Joseph de Abucaes, et S. Cristobal de Yagunes.

GOVERNEMENT DE GUIXOS.

Ce gouvernement formait autrefois les provinces de Zumaco, Maspá, Coca, Quixos et Guima. Elles furent découvertes en 1536 par le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda, qui croyait y trouver le pays de la cannelle; et conquises en 1551 par le capitaine Egidie Ramirez d'Avalos, qui en fut nommé le premier gouverneur. Il y fonda en 1552 la ville de Quixos.

Gil Ramirez d'Avatos, qui fut nommé en 1558 pour lui succéder, abandonna la ville de Quixos à cause de son climat insalubre, et fonda, en 1558, les villes de Baeza et de Maspá, et en 1560 celles d'Avila, d'Archidona et de Tena. Ces cinq villes furent longtemps florissantes; mais le bruit qui se répandit de la richesse de la province voisine, causa l'émigration d'un grand nombre d'habitants : la peste de 1589 en fit périr un grand nombre, et le peu qui restait, effrayé par la révolte des Xibaros, se retira dans la province de Quito, de sorte que presque

tous les établissements sont aujourd'hui abandonnés. La seule ville qui subsiste encore aujourd'hui est celle d'Archidona, qui contient environ 700 habitants ; les autres ne sont plus que des villages.

GOUVERNEMENT DE MACAS.

Ce gouvernement était autrefois habité par quatre nations sauvages, qui ne furent jamais soumises ni par les incas, ni par les rois de Quito c'étaient les Huamboyas sur les bords du Palora, les Canelos sur celles du Borbonaza, les Macas sur celle de l'Upano, qui prend plus bas le nom de Morona, et enfin les Xibaros, la plus puissante de toutes, habitaient les rives du Paute, qui prend le nom de Santiago avant de se jeter dans le Marañon.

Les Huamboyas et les Macas, qui étaient les alliés d'Atahualpa, dernier roi de Quito, firent la paix, en 1534, avec Benalcazar, qui y envoya le capitaine Gonzalo Diaz de Pineda pour y faire exploiter les mines. Il en fit ouvrir deux. Mais ce ne fut qu'en 1548 que le licencié de la Casca envoya Pedro de Benavente pour faire la conquête de cette province; mais il fut complètement défait et mis en déroute par les Xibaros, qui lui tuèrent presque tout son monde. Ils étaient armés de boucliers, de piques de bois et d'énormes javalots qu'ils lançaient avec tant de force, qu'ils perçaient quelquefois l'homme et le cheval.

D. Antonio de Mendocça résolut, en 1551 d'y envoyer une nouvelle expédition. Il voulait profiter du mécontentement des Macas et des Huamboyas, qui étaient opprimés par les Xibaros, et de la discorde de ces derniers. Les Xibaros du Paute, qui ne comptaient pas moins de 30,000 âmes, étaient en guerre avec ceux du Morona; après avoir résisté quelque temps aux Espagnols consentirent à s'allier avec eux pour faire la guerre à leurs ennemis. Malheureusement les Espagnols ne surent pas profiter de cette occasion pour détruire les Moronas ; ils se contentèrent de la soumission des Poutes.

Ils reconstruisirent, sous le nom de Villa de Mendoza, l'ancien établissement chez les Huamboyas et fondèrent Sevilla del Oro, sur le territoire des Macas, et Logrono sur celui des Poutes ; l'on traita beaucoup plus mal les Indiens de cette province, parce qu'ils avaient résisté avant de se soumettre. Cette fausse mesure fut plus tard une des causes de la révolte. Le bruit des richesses de ce pays se répandit de tous cotés, et il fut promptement couvert d'établissements espagnols. Il fut bientôt le gouvernement le plus florissant de tout le Pérou, mais cette prospérité ne dura pas longtemps. Elle fut entièrement anéantie par la grande rébellion des Xibaros, en 1599. Voici comment elle se passa.

Le dernier gouverneur de la province de Macas, qui était un homme fort avide, ayant reçu du vice-roi du Pérou l'ordre de célébrer par des fêtes l'avènement du roi Philippe II profita de cette occasion pour imposer une nouvelle taxe. Le mécontentement des Espagnols se manifesta si hautement, qu'il fut bientôt obligé de les en dispenser. Les Macas et les Huamboyas, nations timides et pusillanimes, se soumièrent sans mot dire mais les Xibaros, déjà ulcérés, résolurent d'abord d'abandonner le pays et de se retirer chez leurs compatriotes du Morona. Ils se disposaient à se mettre en route quand Quirruaba, un de leurs principaux caciques, convoqua un conseil des chefs, et

leur proposa de recouvrer leur liberté en massacrant tous les Espagnols. Cette proposition ayant été adoptée, il s'assura d'abord de la coopération des Xibaros du Morona et proposa ensuite aux Macas et aux Huamboyas de prendre part à la conjuration qui devait éclater le même jour sur tous les points. On choisit celui où le gouverneur devait venir à Logrono pour recueillir le tribut. Quirruaba, que les Indiens avaient choisi pour leur chef, devait aussi se rendre dans cette ville. Il envoya deux caciques en qui il avait plus de confiance, pour diriger l'attaque contre les villes de Sevilla del Oro et d'Huamboya.

Le gouverneur arriva sans se douter de rien à Logrono quoiqu'il y eût plus de 20,000 Indiens en armes dispersés dans les environs. Ils pénétrèrent de nuit dans la ville et cernèrent toutes les maisons habitées par des Espagnols, afin qu'ils ne pussent ni se réunir ni s'échapper. Quirruaba attaqua en personne la maison où se trouvait le gouverneur et le fit prisonnier, après avoir massacré tous ceux qui s'y trouvaient avec lui. Après l'avoir dépouillé de ses vêtements et lui avoir fait subir toute sorte de mauvais traitements, ils rattachèrent des quatre membres, lui placèrent un os dans la bouche pour l'empêcher de la fermer, et lui déclarèrent qu'ils étaient prêts à lui remettre l'or qu'il avait fait demander, et qu'ils lui en donneraient jusqu'à ce qu'il en eut assez. Il se mirent alors à lui verser de l'or fondu dans la bouche, jusqu'à ce qu'il expirât dans cet horrible supplice.

Après avoir pillé la ville, les Indiens y mirent le feu. Ils massacrèrent ensuite tous les hommes et toutes les femmes qui étaient ou trop vieilles ou trop jeunes pour assouvir leur brutalité, et conduisirent toutes les autres dans l'intérieur du pays. Il se trouvait parmi elles plusieurs religieuses du couvent de la Conception, qui venait d'être fondé.

A Sevilla del Oro, qui était à 25 lieues de là on était dans la plus profonde sécurité quand, au jour indiqué, ceux des Macas qui habitaient loin de la ville s'enfuirent dans les montagnes, et ceux qui demeuraient plus près se réfugièrent dans la ville avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient, avertissant les Espagnols de se tenir sur leurs gardes, et que les Xibaros allaient venir les attaquer. Les habitants, effrayés, s'armèrent et se fortifièrent de leur mieux. Une partie des habitants de Huamboya ou Villa de Mendoza arrivèrent pendant la nuit, le reste prit la fuite du côté de Riobamba; car ils avaient aussi appris le danger qui les menaçait par la fuite de tous les Indiens, à l'exception d'un seul qui était trop malade pour suivre ses compatriotes et qui leur avait tout avoué.

Cette journée et celle du lendemain se passèrent sans que l'on aperçut l'ennemi; car les Xibaros qui marchaient contre Sevilla avaient compté sur la coopération des Macas et des Huamboyas, et se voyant abandonnés par ceux-ci ils avaient envoyé chercher du renfort. Il n'arriva que dans la nuit du second jour, et les Xibaros se dirigèrent sur le champ vers la ville. Les Espagnols marchèrent au devant d'eux et les saluèrent d'une décharge de mousqueterie qui leur tua beaucoup de monde, au moment où ils s'y attendaient le moins. Ils furent d'abord effrayés; mais s'apercevant que le feu des nôtres diminuait et que la poudre commençait à leur manquer, il reprirent courage, car ils ne craignent pas les autres armes, et les chargèrent si bravement, qu'ils les

repoussèrent dans la ville, qu'ils attaquèrent sur-le-champ. Le combat dura toute la journée avec une perte très considérable des deux côtés, et vers la nuit les Xibaros avaient déjà enlevé plus des trois quarts des maisons. Il y mirent le feu et se retirèrent sans qu'on ait jamais su pourquoi, ce qui sauva le peu d'Espagnols qui restaient et qui n'auraient pu résister le lendemain. Ce fut par un Xibaro, que ses blessures empêchèrent de suivre ses compatriotes, qu'on apprit tout ce qui s'était passé à Logrono. On n'a jamais connu le sort de la ville de Mendoza, que ses habitants avaient abandonnée. De 12000 habitants que contenait Logrono il n'en survécut pas un seul, à l'exception des femmes que les Indiens emmenèrent et sur 25000 que contenait Sevilla, il n'en échappa pas le quart.

La ruine de ce gouvernement entraîna, comme on le verra plus bas, la ruine de ceux de Yaguarzongo et de Jaen, et même des révoltes qui eurent lieu dans celui de Popayan. Dès que les premiers fuyards de Huamboya eurent apporté à Riobamba la première nouvelle de l'insurrection, le président de l'audience de Quito se hâta d'envoyer 200 hommes au secours de Sevilla del Oro. S'ils arrivèrent trop tard pour empêcher le désastre, ils servirent du moins à protéger la retraite de ceux qui y avaient survécu. Le vice-roi du Pérou, dès qu'il eut appris ce qui s'était passé, envoya au président de l'audience de Quito l'ordre de lever des troupes pour reconquérir le gouvernement de Macas. Ayant réuni plus de mille Espagnols, il s'avança jusqu'à Logrono, qui n'était plus qu'un monceau de cendres ; mais il ne put atteindre les Xibaros qui, avertis de son arrivée, mirent le feu à leurs villages et se réfugièrent dans l'intérieur. Les maladies se mirent bientôt dans l'armée espagnole, et elle fut obligée de revenir sur ses pas, après avoir perdu beaucoup de monde et sans avoir rien fait. L'on tenta l'année suivante de pénétrer dans l'intérieur en descendant le Paute avec une flottille de canots ; mais les Espagnols se laissèrent surprendre par les Xibaros qui occupaient les deux rives du fleuve, et furent massacrés jusqu'au dernier. Une troisième expédition ne fut pas plus heureuse : il n'en revint que quatre hommes, le reste fut massacré par les Indiens. L'on avait renoncé à reconquérir ce pays quand, en 1631, deux missionnaires résolurent d'aller annoncer l'Évangile à ces barbares. Ils errèrent pendant deux ans dans les bois, ne vivant que de fruits sauvages, sans pouvoir les découvrir. L'un mourut de misère et de fatigue, et la Providence divine ramena l'autre à Jaen dans un état vraiment pitoyable. Il ne reste plus dans ce pays que deux misérables villages où fut S.-Joseph de Los Canelos et Sevilla del Oro, où l'on cultive un peu de cannelle et de tabac. Tout le reste est au pouvoir des Indiens.

GOUVERNEMENT DE YAGUARZONGO.

Ce gouvernement était autrefois habité par deux nations entièrement distinctes : les Pacamores et les Yaguarzongos, dont le nom signifie cœur de sang. Elles formèrent deux gouvernements, qui furent ensuite réunis par un décret royal. Celui de Yaguarzongo fut conféré, en 1548, au capitaine Pedro de Mercadillo qui s'en empara facilement, car les Indiens étaient dociles et pusillanimes. Il y fonda les villes de Zamora et de Santiago de Las Montanas. Celle de Zamora fut longtemps très-florissante; mais la seconde, qui n'avait pas de mines, ne

prospéra jamais. Les Pacamoros, que l'on a nommés Bracamoros par corruption, étaient une nation puissante et civilisée. Ils avaient de grands villages. La capitale où résidait leur roi se nommait Cumbinama. Ils ne devaient pas cette civilisation au gouvernement des incas, car ils les avaient toujours repoussés et avaient complètement défait Huaynacapac, le vainqueur de tant de nations.

Le capitaine Pedro de Vergara, qui marcha contre eux en 1538, perdit beaucoup de monde sans pouvoir obtenir le moindre avantage. Gonzalo Pizarre envoya Salinas à son secours, et ce ne fut qu'en 1541, c'est-à-dire après une guerre de plus de 30 ans, qu'il réussit à s'emparer de Cumbinama et à soumettre ce qui restait de cette nation. Il y fonda la ville de Valladolid, celle de Loyola à côté de la ville indienne de Cumbinama, et fit travailler aux mines de St-Joseph. En 1557, ces deux gouvernements furent réunies et Zamora fut déclarée la capitale. Les mines et l'agriculture prospéraient dans cette province, quand la nouvelle de la révolte des Xibaros de Macas vint y jeter l'effroi. L'exemple et les exhortations des révoltés soulevèrent en effet les Yaguarzongos et les Pacamoros, mais ils se montrèrent moins cruels que leurs voisins.

Les Indiens allèrent eux-mêmes annoncer aux Espagnols le désastre de Macas, et ils ajoutèrent qu'ils allaient se réfugier dans les forêts ; mais la nuit même ils revinrent déguisés en Xibaros, et jetèrent l'effroi dans la ville. Les Espagnols, effrayés, prirent la fuite, abandonnant tout ce qu'ils possédaient, et se retirèrent les uns à Chachapoyas, les autres à Jaen et la plupart à Loxa. Les Indiens se voyant les maîtres appelèrent les Xibaros, et détruisirent tous les établissements.

Cependant les Pacamoros et les Yaguarzongos qui avaient adopté de bonne foi la religion chrétienne, envoyèrent demander des curés et consentirent même à recevoir de nouveau les Espagnols, à condition qu'on ne les forcerait pas aux travaux des mines; et il y a maintenant deux ou trois villages d'Espagnols qui s'occupent d'agriculture. On n'a jamais rétabli ce gouvernement, et ils dépendent du corregidor de Loxa.

Les missionnaires jésuites établis sur le Marañon firent aussi quelques tentatives pour réduire les Xibaros, sans se laisser effrayer par le mauvais succès des tentatives dont j'ai parlé plus haut, ni par la défaite qu'avait éprouvée en 1654 D. Martin de La Riba y Aguero, gouverneur de Caxamarca. Le père G. L. Lucero s'avança, en 1682, jusqu'à l'embouchure du Rio Santiago et y fonda un village qu'il nomma Pueblo de Los Naranjos ou village des orangers, parce qu'il fallait attendre longtemps avant qu'il donnât quelque fruit, et il finit peu à peu par persuader à quelques familles de Xibaros de venir s'y établir.

L'audience de Lima, encouragée par ce premier succès, résolut, en 1691, de former un nouvel établissement, à la tête duquel on plaça le P. Viva. Il se composait de 1750 personnes parmi lesquelles on comptait 300 Espagnols bien armés. Mais les Xibaros observèrent la politique qui leur avait déjà si souvent réussi, de ne pas livrer de combats aux chrétiens, mais de les détruire peu à peu par des embuscades et des trahisons. La fatigue et le manque de vivres

obligèrent bientôt les Espagnols à retourner sur leurs pas, après avoir perdu beaucoup de monde et sans avoir rien fait. Ou les trouva tout aussi sauvages qu'ils l'étaient autrefois. Les 7000 femmes qu'ils avaient emmenées en esclavage ne les avaient pas civilisés. Seulement ils avaient conservé quelques pratiques de religion et quelques noms chrétiens. Il ne leur restait de leur mélange avec la race espagnole, qu'une barbe plus fournie que celle que les Indiens ont ordinairement.

GOVERNEMENT DE JAEN.

Le pays compris dans ce gouvernement se nommait autrefois Silla. Les Péruviens lui donnèrent le nom de Chacayunga ou Chacainga. Ce pays était, ayant la conquête, gouverné par des rois dont le dernier se nommait Chuquimay. Il se soumit sans résistance au capitaine Diego Palomino, qui colonisa la province en 1548 y, fonda la ville de Jaen, sur le Chinchipe, près de l'endroit où cette rivière se jette dans le Marañon, ainsi que le Chachapoyas qui vient du côté opposé. Cette ville ne contient pas actuellement plus de 200 habitants. Temependa, qui est aujourd'hui la capitale, est un peu plus considérable. On a réuni à ce gouvernement les restes de celui de Yaguarzongo. J'ajouterai pour compléter cet abrégé, la liste des nations indiennes qui habitent le royaume de Quito. Celles dont le nom est écrit en capitales parlent une langue qui leur est particulière. Celles dont les noms suivent parlent de dialectes de la même langue.

**TABLE DES NATIONS DE LA PROVINCE
DE QUITO.**

ALAUZIS.	CANARES.	Hatuncañares.
Achupallas.	Arancayes.	Manganes.
Chanchanes	Azogues.	Paechas.
Chunchis.	Bambas.	Pautes.
Gibambes.	Burgayes.	Plateros.
Fungas.	Cañaribambas.	Racares.
Guasuntos.	Chuquipatas.	Sayausios.
Piñancayes.	Cinubos.	Siccis.
Pomallactas,	Cumbes.	Sisides.
ANGAMARCAS.	Guapanes.	Molleturos.
Colorados.	Girones.	Tadayes.
Yungas.	Gualaseos.	Tarquis.
Tomebambas.	Torocos.	GUANGAVILCAS OU
Yunguillas.	GUINBOS.	GUAYAQUILES.
CANELOS.	Asancotos.	Alonches.
CARAS.	Chapacotos.	Babas.
Aperignes.	Chimas.	Babahoyos.
Caniloas.	Guanujos.	Chanduyes.
Caraques.	Guarandas.	Chongones.
Chones.	COFANES.	Chunanas.
Pasaco.	Aguaricos.	Colonches.
Silos.	Azuelas.	Daulis.
Tosahuas.	Dacinos.	Guafas.
GARANQUIS.	Duinos.	Mangaches.
Cahuasquies.	Payaminos.	Nauzas.
Chotas.	ESMERALDAS.	Oxibas.
Cuchicaranquis.	Bolaniguas.	Palenques.
Miras.	Cachillactas.	Pimochas.
Primanes.	Cayapas.	Quilcanos.
Quilcas.	Cocaniguas.	Yaguaches.
Tumbaviros.	Colimas.	HAMBUTOS.
Ymbaburas.	Galeas.	Huapantes.
CAYANRIS.	Lachas.	Pillaros.
Guachalaes.	Mindos.	Quizapinchas.
Tocachis.	Nanegales.	Yrambos.
ACHAGAYUNGAS OU	NODOS.	HUAGAS.
JAENES.	Niguas.	Dehuacas.
Baguachicas.	Pechausinchis.	Puntales.
Copallines.	Quaques.	Tuzas.
Cugillos.	Silanchis.	HUAMBOYAS.
Pucaraes.	Tolas.	Cubillines.
Pumacas.	Tortolas.	Paloras.
Puyayas.	Tumacos.	LAGUNAS.
Susungas.	Xaramixos.	Machalaes.
Tomependas.	Yambes.	Naranjales.
Tontones.	Yntas.	

LATACUNGAS.	Xarahuasas.	Pumacas.
Alaques.	Xipixapas.	Simanchis.
Callos	Yzapiles.	Tabaconas.
Collas.	NOCHAS.	Zumbas.
Cuzubambas.	Pachanlicas.	FALTAS.
Mulahaloes.	Patates.	Carrischambas.
Mullihambatos.	Pelileos.	Chaparras.
Pansaleos.	Queros.	Oñas.
Pillahaloes.	Tizaleos.	Saraguros.
Pillaros.	MOCOAS.	FINANPIROS.
Pugillies.	Poritacos.	Ambuquies.
Saquisillies.	Puecuyaes.	Carpuelas.
Sicchos.	Putumayos.	Chalhuayacos.
Tanicuchies.	Sebondoyes.	Piscos.
Tiopullos.	Patocos.	Pusires.
Toacasos.	OTAYALOS.	FORITACOS.
Yanaconas.	Cochasquies.	Collahuasos.
MACAS.	Cotacaches.	Linguachis.
Aguayos.	Cusines.	PURHUAYES OUI
Bartones.	Hatuntaquis.	RIOBAMBAS.
Copuenos.	Pequches.	Cachas.
Payras.	Tabacundos.	Calpis.
Simaguallies.	Tocaches.	Caxabambas.
Yuquipas.	Urcuquies.	Chamb
Zannas.	Yanauros.	Columbes.
Zunas.	PACAMORRES.	Cubixies.
MANTAS.	Cherinos.	Guanandos.
Apichiquies.	Chitos.	Guanos.
Cancebis.	Chunchis.	Guamotes.
Charapotoes.	Cumbinamaes.	Licanes.
Pichotas.	Namballes.	Lictos.
Picossaes.	Palandas.	Liribambas.
Pichunsis.	Pericos.	Moyocanchas.
Manavies.	Pucaraes.	Ocpotes.

Pallatangas.	Puembos.	Zulas.
Pangores.	Pumasquies.	XIBAROS.
Penipes.	Puellaros.	Apiagas.
Pungalaes.	Quinchis.	Benerizas.
Punies.	Sangolquies.	Capahuaris.
Quimiaces.	Tumbacos.	Chipangas.
Riobambas.	Turubambas.	Curibizas.
Tiocaxas.	Uyumbicpos.	Guachiacos.
Tungurahuas.	Yaruquies.	Mapinazas.
Tunshis.	Ychubambas.	Mayos.
Yaruquies.	Zambizas.	Mayuriogas.
Ylapos.	QUIXOS OU CANELAS.	Moronas.
Zibadas.	Autisanas.	Pautenos.
Zicalpas.	Cocas.	Turumbizas.
Zicaos.	Cozangas.	Ytazaria.
QUIROS OU QUIROS.	Cotapinnis.	YAGUARZONGOS.
Aloas.	Gusmas.	Bombacicaros.
Aloasies.	Maspas.	Chicoasaes.
Amaquanas.	Misaguallies.	Numbias.
Calacalies.	Moteis.	Paricosas.
Cansacotos.	Papallactas.	Taguabuas.
Chillos.	Peguas.	Urumangas.
Chillogalles.	Tenas.	Yarusaes.
Conocotos.	Zumacos.	Yerisas.
Cotocollaes.	SUCUMHOS.	Yrambisas.
Gumbayaes.	Abucaes.	Yranasas.
Guayllabambas.	Amoguages.	Yugutuas.
Lungasies.	Curicuages.	Yurumbass.
Lloas.	Guames.	YUNBOS.
Lulubambas.	Yaguaes.	ZAREAS OU LOXAS.
Machaches.	TIQUIZAMBIS OU	Cariamangas.
Malchinguies.	TIXANES.	Catacochas.
Peruchos.	Yubales.	Catamayies.
Pifos.	Quimas.	Chapamarcas.

II PROVINCE DU MARAÑON.

La province du Marañon qui est extrêmement étendue, n'a pas été conquise par les armes, mais bien par l'Évangile. Elle s'étend de l'est à l'ouest depuis le Pongo de Manseriche, jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro ; ce qui fait 17 degrés et demi ou 430 lieues communes. Mais elle n'a plus qu'une étendue de 9 degrés ou 220 lieues, depuis que les Portugais se sont emparés du territoire qui est situé entre l'embouchure du Rio Negro et celle du Javari.

Elle s'étendait autrefois depuis le Napo jusqu'au haut Ucayale, dans l'espace de 11 degrés ou 250 lieues ; mais depuis la destruction des missions de l'Ucayale, elle ne va que jusqu'au Chipurana, ce qui fait 6 degrés et demi ou 162 lieues. Elle est donc bornée au nord par le gouvernement des Quixos et la province des Succumbios; au midi par le corregimiento de Chachapoyas, à l'est par les établissements portugais sur le Javari, et à l'ouest par les gouvernements de Quixos, Macas, Yaguarzongo et Jaen

Les trois principales rivières qui l'arrosent sont le Marañon, le Napo et l'Ucayale; celles du second ordre sont au nord le Putumayo, l'Aguarico, le Cauca, le Curarag, le Rio-Blanco, le Tigre, le Pastaza, le Morona et le Rio de Santiago ; au midi ceux de Chachapoyas, Cahuapenas, Apenaet Guallaga. Il y en a une quantité d'autres qu'on regarde comme peu importants, mais qui ailleurs, seraient appelés considérables.

A l'exception de l'or que l'on trouve dans le sable de quelques rivières, il n'y a pas de métaux dans cette province ; le règne végétal y est d'autant plus riche. On y trouve toute sorte de bois précieux, de fruits, de gommes et de résines, ainsi qu'une quantité prodigieuse d'oiseaux et de poissons.

On peut comparer le nombre des nations qui l'habitent avec celui des feuilles d'un arbre touffu. Les nations soumises se montent à plus de 40, en comptant pour une nation celles qui parlent des langues différentes, et elles forment plus de 140 tribus.

Elles ont été découvertes et soumises peu à peu par différentes personnes ; la première dont on eut connaissance fut celle des Maynas. Elle se soumit volontairement au moment où on allait l'envahir, et on y fonda la ville de S. Francisco de Borgià. Tout le reste fut soumis par 161 missionnaires-jésuites, qui se succédèrent pendant l'espace de 130 ans, depuis 1638 jusqu'en 1768. Ils construisirent jusqu'à 152 villages, dont quelques-uns étaient très-populeux. Mais ils ont été détruits pour la plupart dans les derniers temps par les maladies épidémiques, les soulèvements des Indiens et les invasions des Portugais du grand Para.

Le Marañon prend sa source dans le lac de Lauricocha. Il coule d'abord du nord au sud, reçoit dans la province de Jaen le Chachapoyas et le Chinchipe. Il tourne ensuite vers l'est, reçoit le Rio de Santiago, le Napo et le Rio-Negro, et se jette dans l'Océan après avoir parcouru plus de 1700 lieues.

Ce fut un soldat espagnol nommé Marañon qui découvrit le premier cette rivière dans la province de Jaen et qui lui donna son nom. Le capitaine Pédro de Mercadillo qui conquiert en 1548 la province de Yaguarzongo, le découvre

jusqu'au Pongo; ce ne fut qu'en 1638 que les missionnaires-jésuites s'avancèrent plus avant. Je donnerai une courte notice des différentes entreprises qui furent tentées pour découvrir le bas Marañon.

Quand Fernand Pizarre donna le gouvernement de Quito à son frère Gonzalo, il lui recommanda surtout de chercher à faire des découvertes du côté de l'Orient. Pour obéir à ces instructions, Gonzalo Pizarre partit de Quito au mois de décembre 1539 avec son lieutenant Francisco de Orellana, emmenant avec lui 550 soldats, 150 chevaux et 4000 Indiens choisis, ainsi que beaucoup de munitions de guerre et de bouche. Il envoya Orellana en avant avec un brigantin pour reconnaître le pays, mais dès que celui-ci se vit séparé de son chef, il déclara qu'il voulait continuer la découverte pour son compte et se rendre ensuite en Europe. Il arriva en effet à Madrid après mille fatigues et mille dangers et réussit à se faire nommer gouverneur du pays qu'il venait de découvrir. Mais il périt à son retour avec tous ses compagnons, sans avoir pu retrouver l'embouchure du fleuve.

En 1538, D. Andres Hurtado de Mendoza, troisième vice-roi du Pérou, excité par tout ce que l'on racontait alors du Dorado et de Manoa sa capitale, sur le lac Parime, non loin du Marañon, résolut d'envoyer une expédition à sa découverte et en donna le commandement à D. Pédro de Ursua. Mais cette expédition échoua par la révolte bien connue de Lope de Aguirre.

Plus de 40 ans s'écoulèrent sans que personne ne songeât à renouveler une tentative aussi hasardeuse quand le P. Rafaél Ferrer résolut de s'avancer seul dans l'intérieur du pays, sans autre but que de gagner des âmes à Dieu. Il arriva au Marañon en descendant le Rio-Napo, mais il reçut dans cette expédition la palme du martyr.

En 1635, les franciscains de Quito résolurent de tenter de nouveau l'entreprise. Ils arrivèrent jusqu'au Rio-Coca dans le pays des Encabellados, ainsi nommés à cause de la longueur de leur chevelure ; mais ils furent repoussés par les Indiens et périrent pour la plupart. Deux d'entre eux, Fr. Diégo de Brieda et Fr. Andrés de Toledo, parvinrent à s'emparer d'un canot et descendirent le Marañon jusqu'aux établissements portugais, qui étaient alors sous la domination de l'Espagne.

Le gouvernement espagnol informé de cette aventure par Norona qui était alors gouverneur du Brésil, résolut de donner suite à cette découverte. Il chargea le capitaine Pédro de Texeira de remonter le fleuve avec 70 soldats et 1200 rameurs indiens.

Il avait 47 canots, et arriva après bien des fatigues et des dangers au port de Pagamino, dans la province de los Quixos. Il annonça sa venue au vice-roi du Pérou D. Pèdre de Tolède, qui lui ordonna de s'en retourner par le même chemin et d'aller à la cour de Madrid faire part de sa découverte. Il lui donna pour l'accompagner le P. Cristoval d'Acuna, qui publia plus tard une relation de cette expédition. Le gouvernement espagnol se disposait à prendre toutes les mesures nécessaires pour coloniser ce pays, quand la révolution de Portugal et sa séparation de l'Espagne fit abandonner ce dessein.

Ce fut alors que les jésuites commencèrent à conquérir ce vaste pays par la voie seule de la persuasion. Mais avant de parler de leur établissement, il faut d'abord raconter ce qui se passa dans la province de Maynas.

Cette province avait été découverte en 1616 par quelques soldats qui s'étaient embarqués à Santiago, dans la province de Yaguarzongo. Ils furent très-bien reçus par les habitants, et ils firent part de leur découverte au vice-roi du Pérou qui en donna le gouvernement à D. Diégo de Vaca y Vega, à la charge d'en faire la conquête à ses frais.

D. Diégo fonda dans cette province la ville de S. Francisco de Borgia. Il gagna par ses bons traitements l'affection des Indiens qui le reçurent en ami. Mais les vexations dont les nouveaux colons les accablèrent, les exaspérèrent, et ils résolurent de se débarrasser des Espagnols. Ils se soulevèrent en 1637 et ce ne fut qu'après avoir perdu bien du monde que les Espagnols parvinrent à les réduire. P. Pedro Vaca de la Cadena, qui avait succédé à son père dans le gouvernement, résolut de prévenir un nouveau soulèvement en appelant des Missionnaires-jésuites.

Le provincial de Quito auquel on s'adressa, désigna le P. Gaspar Cuxia et le P. Lucas de la Cueva. Mais leur voyage ayant éprouvé des retards, D. Pédro demanda du secours au roi des Xeberos son allié et livra au Maynas une nouvelle bataille dans laquelle ils furent complètement défaits ; on en tua un grand nombre et on en prit plus de 4 000.

Les choses en étaient là, quand nos Pères arrivèrent comme des anges envoyés du ciel, et achevèrent par la prédication ce que la force avait commencé. Ils réussirent tellement à gagner le cœur du roi des Xeberos, que celui-ci voulut absolument emmener avec lui le Père Lucas de la Cueva quand il retourna dans son pays. Celui-ci y consentit, et fut aussi le premier fondateur des missions du Marañon.

Le plus grand obstacle que les missionnaires trouvèrent dans la propagation de l'Évangile, fut l'habitude qu'avaient tous ces Indiens de demeurer isolément, sans vouloir se réunir dans des villages. Il n'y en avait pas un seul dans toute la province de Maynas. Le Père de la Cueva parvint avec bien de la peine à persuader aux Xeberos de réunir leurs habitations, et fonda en 1640 sur les bords de l'Apena, la mission de la Conception de nuestra senora de Xeberos, qui est la plus ancienne du Marañon.

En 1644 le P. Cuxia établit la mission des Cocamas, et l'année suivante celle des Omaguas qui habitent les îles du Marañon et sont d'excellents navigateurs; ils ont la coutume extraordinaire de se rendre la tête oblongue en serrant celle des enfants dans une espèce de presse en planches. Leur langue est la plus riche et la plus douce de toutes celles de la province. Cette nation est dispersée dans l'intérieur de l'Amérique dans un espace de plus de 1500 lieues sous le nom d'Omaguas, Aquas, Tupis et Guaranis, qui tous partent différents dialectes de la même langue. Pendant ce temps, le P. Aura gagna les nations Cutinana et Cocamilla, de sorte qu'en 1646, il y avait déjà six missions de fondées.

Pour ne pas entrer dans trop de détails, je diviserai en trois époques les 130 années que les jésuites ont passées au Marañon, et je donnerai succinctement l'état des missions à chaque époque.

Pendant la première époque, le nombre des réductions se monta à 33, habitées par environ 100 000 Indiens. Pendant la seconde, qui fut la plus florissante, il y en eut 174 avec 160 000 h.

Mais on en perdit environ 40 000 dans le bas Marañon, lors de la séparation du Portugal, et a peu près le même nombre sur l'Ucayale par la révolte des Indiens, de sorte qu'en 1762, à la fin de la troisième, il ne restait plus que 41 réductions presque désertes et qui ne comptaient pas ensemble 18 000 habitants.

Les nations qui furent soumises se montaient à environ 40 subdivisées en plus de 150 tribus. Elles étaient très-différentes : il y en avait d'olivâtres, de couleur de bronze, et d'autres presque aussi blanches que les Européens. Les unes étaient faibles et efféminées, d'autres vaillantes et robustes et leur langue était entièrement diverse. Plusieurs de ces nations habitaient les rives du Marañon depuis un temps immémorial, mais d'autres descendaient des Indiens du haut Pérou, qui avaient suivi l'inca Manco Capac II, quand i se retira dans l'intérieur après avoir été forcé d'abandonner Cuzco aux Espagnols.

Il s'établit alors dans les vastes régions qu'arrosent t'Apurimac et l'Ucayale, sur lequel il construisit un pont dont on voit encore les restes que l'on nomme Inca-Chaca.

Après avoir établi sa domination dans le pays et réuni sous sa domination les peuplades qui l'habitaient, il se retira dans les montagnes de Villcabamba, où il mourut en 1553, laissant la couronne à son fils Sayri-Tupac ; il avait deux autres fils, Cusitito Yupanqui et Tupac Amaru, qui montèrent successivement sur le trône.

Sayri Tupac fut, aussitôt après la mort de son père, proclamé roi dans les provinces du Marañon. Les Espagnols méprisèrent d'abord cette nouvelle, mais bientôt ils s'en inquiétèrent et D. André de Mendoza, vice-roi du Pérou, essaya de traiter avec Sayri-Tupac et lui fit faire des propositions par sa mère Mama-Cusi, qui était devenue chrétienne sous le nom de Béatrice. Il vint en 1559 à Lima avec toute sa cour. On lui accorda le titre de roi sa vie durant, à condition qu'il reconnaît la suzeraineté du roi d'Espagne, et la souveraineté de la province de Yucaï. Il se fit chrétien sous le nom de D. Diégo Sayri-Tupac Inca et son épouse Cusi-Huarcay prit au baptême celui de Léonore.

La nouvelle de sa renonciation souleva toutes les provinces ; comme il n'avait qu'une fille, ses frères étaient ses héritiers, mais ils résolurent de ne pas réclamer pendant sa vie. Les provinces de l'intérieur croyant qu'ils approuvaient son abdication, proclamèrent chacune un roi. Ce fut alors que commencèrent le royaume de Paititi qui a été si célèbre, et celui de Choncha.

Sayri-Tupac mourut tranquillement en 1563 dans sa souveraineté d'Yucaï. Sa fille unique avait épousé D. Martin Garcia de Onez y Loyola, chevalier de St Jacques, et c'est de ce mariage que descendent les marquis d'Oropesa et d'Alcanizes, aujourd'hui grands d'Espagne. Les pays de montagnes Villcabamba et Urubamba proclamèrent Cusitito Yupanqui, mais celles du Marañon qui avaient déjà choisi d'autres rois ne voulurent pas le reconnaître, non plus que celles de Tarma et de Choncha.

Cusitito mourut en 1569, et les Indiens proclamèrent à sa place Tupac Amaru ; celui-ci ayant refusé de traiter avec les Espagnols, le vice-roi marcha, contre lui en 1571 et parvint à s'en emparer par surprise. Il le fit conduire à Cuzco et lui fit trancher la tête, malgré les prières de toute la noblesse espagnole. Cette cruauté fut blâmée de tout le monde, même du roi Philippe II. Presque tous ses vassaux allèrent rejoindre ceux qui étaient descendus dans les plaines du Marañon, à la suite de Manco-Capac II et s'y étaient établis.

Je parlerai maintenant des petits rois que l'on avait proclamés dans les autres provinces et dont pendant plus d'un siècle on a tant vanté les richesses ; le plus connu de tous est l'inca Bohorques, roi de Païtiti.

Ce Pédro Bohorques était un Espagnol qui avait servi au Chili comme simple soldat vers 1659, il se lia avec les Indiens Calchaquies qui habitent les montagnes du Tucuman, et parvint à leur persuader qu'il était du sang royal des Incas. Il persuada à D. Alfonso Mercado, gouverneur de cette province, qu'en prenant le costume des Indiens et en se faisant passer pour Inca, il réduirait les Calchaquies à la domination du roi d'Espagne. Le gouverneur eut la folie d'y consentir.

Bohorques retourna chez les Calchaquies et se fit publiquement proclamer Inca. Il se faisait porter dans une litière comme l'avaient fait ses prédécesseurs, et cherchait surtout à se procurer leurs trésors qu'on avait, disait-on, soustraits à la rapacité des conquérants. On prétendait que Manco-Capac II les avait emportés avec lui dans les plaines du Marañon mais depuis la destruction de son royaume on ignorait ce qu'ils étaient devenus. L'on disait bien qu'on les avait transportés dans un endroit que les uns nommaient Païtiti et les autres Uraguaoui ou la maison blanche, mais personne ne savait où il était situé.

Bohorques se mit en route après avoir fait ouvrir un superbe chemin sur lequel les Indiens avaient élevé de distance en distance des arcs-de-triomphe et parvint ainsi jusqu'aux sources du Guallaga où il ne trouva, au lieu des trésors qu'il cherchait, que la misérable nation des Indiens Pelados, ainsi nommés à cause de leur pauvreté. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, il retourna au Tucuman pour tâcher de se procurer de meilleurs renseignements, et y trouva les Calchaquies en pleine révolte. Il se mit à leur tête, mais peu de temps après il fut fait prisonnier et conduit à Lima où il fut exécuté en 1667.

Le mauvais succès de Bohorques ne dégoûta pas les aventuriers d'aller à la recherche du Païtiti sur lequel on débitait les contes les plus extravagants. C'était, disait-on, un puissant royaume qu'avaient fondé les Incas échappés du Pérou et qu'ils dérobaient à la vue des Espagnols par des enchantements.

En un mot, l'on débitait sur ce pays toutes les fables que l'on avait racontées dans le siècle précédent sur celui du Dorado.

Toutes les têtes de Lima étaient donc montées, quand un religieux de St. François qui avait été employé aux missions de Guanuco arriva dans cette ville et raconta qu'il avait été au Païtiti dont il faisait une description magnifique. Ce royaume renfermait, disait-il, des millions d'habitants et rien n'y était plus commun que l'or.

Plusieurs gentilshommes de Lima levèrent une armée à leurs frais, et l'on se mit en marche en 1670, sous les ordres de D. Benito de Ribera, et guidé par le

franciscain. Mais cette expédition n'eut pas de meilleur résultat que celle de Bohorques. Je ne puis supposer que ce bon religieux ait voulu mentir, mais il faut supposer qu'il eut quelque vision.

Ce bruit n'était pourtant pas sans fondement, mais ce fut le nom de Païtiti, purement imaginaire, qui fit échouer toutes les recherches. Il est très-vrai qu'après la mort de Tupac-Amaru, un Indien qui passait pour un descendant des Incas avait été proclamé roi par les Chunchos, dans la province de Tarma. Ce fut le Père Juan Lucero qui eut le premier connaissance de ce pays : voici ce qu'il dit dans sa relation de 1681.

« Après avoir navigué pendant trente jours en partant de mon village de Santiago de la Laguna, et avoir remonté non pas le Gualaga, mais une autre rivière qui vient du côté de Cuzco, j'ai eu communication avec les villages de cinq petites nations qui pouvaient former environ 10000 âmes : ce sont les Manamabobos, les Campas, les Remos, les Unibuestas et les Piros. Ces derniers font partie d'une nation nombreuse et commercent avec une autre nation beaucoup plus puissante dont le roi passe pour descendre des Incas. Le territoire de cette nation est très-étendu, et d'après le rapport des Manamabobos, leur population s'élève à plus de 100000 âmes. J'ai vu et tenu dans mes mains des plats, des croissants, des boucles d'oreilles et d'autres bijoux d'or fabriqués par cette nation. Plus bas, sur la même rivière, habitent les Cuniveos ou Curives, qui peuvent former environ 5000 âmes. »

Ce fut par cette relation que l'on connut au Pérou ce qu'il y avait de vrai dans la relation du Païtiti, mais le roi des Chunchos a fait passer aux Espagnols l'envie de venir dans ses états, et a jeté plus d'une fois l'effroi dans Lima, comme je le dirai plus bas.

Les principales nations comprises dans les missions du Marañon et qui descendent des Péruviens sont les Pelados, les Xitipos, les Panos, les Chipeos, les Cunivos, les Piros, les Campas, les Unibuestas et les Remos.

Les nations qui furent soumises pendant la première période, de 1638 à 1683 sont au nombre de trente-deux. Voici la table des réductions qui furent établies pendant ce laps de temps.

(il manque trois pages de tableau)

DATES	NOMS.	NATIONS.	FONDATEURS.
1733	S. Joseph de Neocoya.		L. Peubler.
1734	S. Barbara de Aguarico.		<i>Id.</i>
1734	S. Pedro Apostol de Aguarico.		<i>Id.</i>
1734	S. Ana.	Pativas.	P. N. Singler.
1734	S. Ignacio.	Pevas et Cahumares.	<i>Id.</i>
1734	N. S. de las Nieves.	Cahunches.	<i>Id.</i>
1737	S. Juan evangelista.	Miguianos.	P. C. Brentano.
1737	S. Andres.	Parranos.	<i>Id.</i>
1737	S. Felipe.	Amaonos.	<i>Id.</i>
1737	S. Pab'lo.	Napeanos.	P. A. de Zarate.
1738	S. Juan Nepomuceno de Tiputini.		PP. Maroni.
1738	S. Miguel de Ziccoya.		<i>Id.</i>
1738	S. Luis Gonzaga de Quasitaya.		<i>Id.</i>
1738	S. Xavier.	Uraniras et Uticales.	P. J. Albelda.
1738	S. Cruz de Zocqueya.		P. Maroni.
1739	S. Carlos.	Alabonos.	P. Michel.
1740	S. Juan Nepomuceno.	Iquitos.	P. J. Bahamonte.
1740	La Trinidad.	Masameas.	<i>Id.</i>
1742	Angeles de Guarda.	Payaguas.	P. M. Iriarte.
1742	S. Estanislao de Kostka de Javaira.		<i>Id.</i>
1742	Corazon de Jesus de Jasho.		<i>Id.</i>
1742	Martyres del Japon.	Yapuas.	P. M. Yriarte.
1742	S. Teresa de Jesus.	Paequeyas.	<i>Id.</i>
1742	S. Juan Bautista.	Paratooas.	P. M. Bastida.
1742	N. S. de la Soledad.	Quajoyas.	<i>Id.</i>
1742	Nombre de Maria.	Quajoyas et Ancuterres.	<i>Id.</i>
1743	Nueva Archidona.		P. X. Crespo.
1744	S. Miguel.	Mayorunas.	P. A. Vidman.
1747	Corazon de Jesus.	Iquitos Huasimooas.	P. J. Bahamonte.
1748	S. Maria.	Masameas.	<i>Id.</i>
1748	S. Barbara.	Encabellados.	Incertain.
1752	Trinidad de Capucuy.		P. J. Losa.
1752	Tiriri.	Encabellados.	P. M. Uriarte.
1756	Nuevo S. Xavier.	Uraniras.	P. B. Cutierrez.
1756	N. S. Borgia de Pucabarranca.	De méis et de trois nations indiennes.	P. A. Jousque.

DATES	NOMS.	NATIONS.	FONDATEURS.
1756	N. S. Ignacio.	Magnas et Andoas.	P. A. Jenuque.
1757	N. S. de dolotes.	Muratas et Xibaros.	P. A. Camacho.
1759	S. Juan evangelista ou Santander.	Magnas.	P. J. Hedel.
1760	Encerocamu.	Iquitos.	P. B. Gutierrez.
1760	N. S. de Loreto.	Ticunas.	P. J. Bahamonte.
1761	N. S. del Carmen.	Magorunas.	<i>Id.</i>
1765	S. Andres.	Comacoris.	P. A. Camacho.
1766	Hamurana.	Uritoyacos.	P. S. Castillo.

Voici la liste complète des nations qui habitent ces vastes provinces; celles dont les noms sont écrits en capitales parlent une langue différente. Les autres parlent seulement divers dialectes de cette même langue.

AQUABICOS.	Quirivinas.	CHAYAVITAS.
Acaneos.	AVLIKIRAS.	Capuas.
Becabas.	Cungies.	Chonchos (1):
Chavelos.	Nevas.	Parampuras.
Chufias.	Yurusnies.	ASERPOS.
Neguas.	CAMPAS.	Aquanaguas.
Tarnas.	Amxenguacas.	Chais.
ANDOAS.	Curanas.	Chepenaguas.
Chudavinas.	Manues.	COMAVOS.
Frascavinas.	Naniruas.	Cuinuas.
Guaxugas.	Remos.	Ruanababas.
Macavinas.	Sepanaunabas.	Ynuacas.
Muratas.	Neahuacas.	Zebas.
Pavas.	Tasias.	ENCABELLADOS.
Pinches.	Unibueas.	Aucuteres.

(1) Il ne faut pas confondre ces Chonchos qui ne sont qu'une tribu sauvage, avec les Chunchos de la province de Tarma.

Guajoyas.	OMAGUAS.	SINIGAES.
Guasitaguas.	Cocamas (2).	du Curaray.
Guencoyas.	Cocamaguas.	Arazas.
Neocoyas.	Ucayales.	Ginoris.
Paratoas.	PAYAGUAS.	Napatoas.
Puegueyaes.	Bitocurus.	Nepas.
Yairaras.	Zeoqueyas.	Oas.
Yapuas.	Ziecoyas.	Yginoris.
Yashoes.	FIROS.	Yncuris.
MANAMABOBOS (1).	Cusitinabas.	Ynuris.
Cusabatayes.	Manatinabas.	Zapas.
Haguetes.	Mochovos.	Zaparas.
Manamabalos.	Upatarinabas.	SINIGAES
Pachichtas.	Ipilos.	du Tigre.
Taguanacas.	FUTUNAYOS.	Acamoris.
MAYNAS.	Ahives.	Comacoris.
Humuranas.	Yetes.	Conexoris.
Rimachumas.	Yeguayes.	Panaxoris.
Simarrones.	Zias.	Tremoxoris.
Ungumanas.	AOANAYNAS.	Yqueconexoris.
Ymaschahuas.	Chapas.	Ystremoxaris.
Ypapuysas.	Coronados.	UGIARAS.
MUNICHES.	Cuyres.	Aunaras.
Churitanas.	Miscuares.	Uñonos.
Otanavis.	Zaparras.	

(1) Cette nation qui formait environ 2,400 individus, fut presque entièrement détruite dans un combat que se livrèrent les différentes tribus, pour savoir à qui appartiendraient les crânes de quelques-uns de leurs ennemis qu'ils avaient tués.

(2) Cette nation passe pour une tribu des Omaguas, à cause de la ressemblance de leur langue. Je crois cependant que son origine est entièrement différente et qu'elle ne se réunit aux Omaguas que quand la grande peste de 1680 la força de quitter ses anciennes demeures.

La première rébellion qui eut lieu dans les missions fut celle des Cocamas, nation sauvage et guerrière qui pouvait se monter à 10 ou 11000 âmes. Elle eut lieu en 1660, et quoiqu'elle eût été facilement apaisée, elle recommença trois ans après avec une nouvelle fureur. Ils se confédérèrent en 1664 avec les Maparinas et les Chepeos, nation encore plus sauvage, et massacrèrent plusieurs missionnaires et un grand nombre de néophytes. Cette guerre dura neuf ans et ne finit que par la destruction presque entière des rebelles.

Les Avixiras de Saint-Sébastien se révoltèrent en 1667 et massacrèrent leur missionnaire; on perdit dans cette occasion près de 2000 catéchumènes, et en 1667 on en perdit 3400 de la nation Oa, et en 1694, 2700 de la nation Yetes de Putimayo.

Mais la plus terrible et la plus funeste fut celle qui eut lieu en 1695 dans les missions de l'Ucayale : l'audience de Lima voulut employer les Indiens Cunivos et d'autres qui avaient adopté l'Évangile à faire tous les ans des incursions contre les Xibaros qui s'étaient révoltés dans la province voisine de Macas. Ceux-ci, mécontents d'être obligés de s'éloigner autant de leur pays, résolurent de se soulever, mais ne se croyant pas assez puissants, ils demandèrent du secours aux Campas et aux Piros Upatarinabas, tribus nombreuses et féroces qui n'avaient jamais voulu se soumettre aux Espagnols.

Ces trois nations tinrent une grande assemblée près de la ville de la Trinidad de Cunivos et la guerre fut unanimement résolue. Toutes les missions de l'Ucayale furent successivement détruites et les Espagnols repoussés au-delà de l'endroit où le Xauxa se jette dans l'Apurimac; ce qui fait plus de 175 lieues de pays, qui contenaient déjà plus de 30000 néophytes et catéchumènes.

En 1707 les Gaes se soulevèrent et réduisirent en cendre la florissante mission de St-Xavier qui paraissait une ville, et se réfugièrent dans les bois après avoir massacré leurs missionnaires. Une partie des Payaguas en fit autant en 1745 et le reste les imita en 1749 entraînant avec eux quelques Omaguas et Mayorunas. Les Indiens des missions du Rio Napo prirent aussi les armes en 1753, mais elles rentrèrent bientôt dans le devoir. Mais les Cahumares qui se soulevèrent à la même époque retournèrent à la vie sauvage, après avoir brûlé leurs villages et tué leurs missionnaires.

Je parlerai maintenant des incursions des Portugais qui n'ont pas fait moins de mal aux missions que les révoltes des indigènes.

En 1689, le père Samuel Fritz, l'un de nos missionnaires les plus zélés, se sentant gravement malade, résolut de descendre le Marañon pour aller se faire soigner au grand Para. Il y arriva en effet et y recouvra la santé, mais il y fut retenu par le gouverneur portugais qui ne le remit en liberté que sur ordre de la cour de Lisbonne. Cet ordre lui enjoignait de faire reconduire le P. Samuel Fritz aux missions, de le faire accompagner par une compagnie de soldats jusqu'à l'embouchure du Rio Napo, et de profiter de cette occasion pour faire examiner l'état des établissements espagnols et en rendre un compte exact à la cour.

Le P. Fritz soupçonna le dessein des Portugais et se hâta dès son arrivée d'en rendre compte au vice-roi, mais celui-ci ne crut devoir prendre aucune mesure à cet égard.

Cependant ce qu'il avait prévu ne tarda pas à arriver. Les Portugais, qui depuis leur séparation de l'Espagne n'avaient cessé de faire des incursions sur le territoire espagnol, profitèrent de la guerre de la succession d'Espagne pour étendre les limites de leur domination.

En 1710, une expédition composée de 1500 soldats et de 4000 Indiens, remontèrent le Marañon et surprirent successivement toutes les missions situées entre le Rio Negro et le Napo, et qui étaient au nombre de 40. Ils réduisirent les Indiens en esclavage et les envoyèrent au Brésil, de sorte que ces populations qui se montaient à environ 42000âmes, furent entièrement détruites. Les Portugais se fortifièrent dans ces nouvelles possessions, et depuis ce temps on n'a pas pu les en chasser. Cette invasion jeta l'effroi dans toutes les missions, et les Indiens se hâtèrent d'abandonner leurs villages pour se réfugier dans les bois, de sorte que les missions qui furent ne pas attaquées souffrirent presque autant que les autres, et beaucoup n'ont jamais pu s'en relever.

Ce fut le P. Sengler qui, avec les Indiens de sa mission et quelques Espagnols qui vinrent le joindre, parvint à arrêter la marche des Portugais et à les repousser.

Ceux-ci n'ont pas renoncé à leurs projets, et dès qu'ils ont appris la nouvelle de l'expulsion de notre ordre, ils se sont occupés à préparer une nouvelle expédition. Ceux de nos PP. qui sont retournés en Espagne en descendant le Marañon et qui ont été fort maltraités à leur passage, ont rencontré au village de S. Pablo de Olevesa beaucoup de soldats et d'ingénieurs prêts à se mettre en marche. Mais je ne saurais dire ce qu'ils ont fait, parce que j'ignore entièrement ce qui s'est passé en Amérique depuis que je l'ai quittée.

Cette invasion fut surtout funeste, parce qu'elle mit en relation directe avec des nations étrangères, le roi des Chunchos dans la province de Tarma, et le commerce qu'il établit avec les Portugais et les Hollandais fit le plus grand dommage aux Espagnols.

Jusque-là, le roi des Chunchos qui, comme je l'ai dit, prétend descendre des Incas, avait été peu redoutable et se contentait de la suprématie que lui accordaient les caciques voisins; mais dès que les Portugais se furent établis sur le Yavari, non loin de l'embouchure de l'Ucayale, ils commencèrent à commercer avec les Chunchos et à leur fournir du fer dont ils manquaient entièrement. Leur roi fit venir des officiers et des ingénieurs portugais, construisit des forteresses, disciplina ses soldats et se rendit si formidable, que la nouvelle qu'il allait déclarer la guerre aux Espagnols remplit d'effroi toute la ville de Lima.

Le marquis de Villagarcia se prépara à lui résister, il fit élever des fortifications sur les confins de la province de Tarma et y plaça de fortes garnisons ; mais malgré ses précautions, les Espagnols furent toujours battus par les Chunchos et perdirent un territoire assez étendu.

Le comte de Superunda qui lui succéda en 1745 trouva la ville dans la consternation ; voyant qu'il n'avait pas assez de troupes pour leur résister, il résolut d'envoyer une ambassade au roi des Chunchos, et choisit pour cela le père Carlos Pastoriza et un autre de ses compagnons qui était natif de Lima. Je

tiens ce que je vais raconter de la bouche même du P. Pastoriza que j'ai beaucoup connu en Europe, et je puis en garantir la vérité et l'exactitude.

Quand les deux ambassadeurs furent arrivés sur les frontières de ces barbares, on leur recommanda surtout de ne pas s'annoncer comme des envoyés du vice-roi, et de ne pas entrer sur le territoire des Chunchos sans avoir obtenu la permission de leur roi. Ils se conformèrent à cet avis et s'annoncèrent comme des envoyés du pape.

Le roi ordonna qu'ils fussent bien traités partout et conduits à sa cour. On les reçut avec tant de pompe et d'éclat qu'ils en furent étonnés; ils n'auraient jamais cru trouver dans ces déserts des villes aussi bien bâties et aussi bien fortifiées. Une heure avant d'arriver à la capitale, ils trouvèrent deux armées de 25 à 30000 hommes, rangées en haies sur la route, parmi lesquels ils remarquèrent beaucoup de nègres africains et beaucoup de personnes qui, par leur complexion, paraissaient être des Européens.

Le père Pastoriza m'a raconté que le palais du roi était si magnifique, que celui du vice-roi du Pérou, ni même ceux de bien des princes de l'Europe, n'auraient pu soutenir la comparaison. Ils furent conduits par un grand nombre d'officiers dans un salon somptueux où ils trouvèrent le roi assis sur son trône il avait des sandales aux pieds et n'avait d'autre vêtement qu'une simple tunique d'une toile très fine, suivant l'usage des anciens Incas.

Les PP. lui firent trois révérences et lui baisèrent la main, sans oser lui adresser la parole. Il demanda alors aux ambassadeurs, en langue péruvienne, car il n'en savait pas d'autre, qui ils étaient et d'où ils venaient. Le jésuite péruvien lui répondit dans la même langue qu'il ne pouvait lui dire qu'en particulier le sujet de sa venue.

Le roi passa alors avec eux dans un autre salon aussi beau que le premier. Le père lui dit alors qu'ils étaient jésuites, qu'ils venaient de la part du pape pour lui proposer la paix. Le roi leur répondit qu'il se réjouissait de leur arrivée, qu'il aimait beaucoup les jésuites, et qu'il savait tout le bien qu'ils avaient fait aux Indiens dans les missions ; qu'il ne savait pourquoi le pape lui demandait la paix, car il n'avait jamais pensé à lui faire la guerre, et qu'il n'en voulait qu'aux Espagnols qui, non contents d'avoir enlevé le Pérou à ses ancêtres, voulaient encore lui prendre le peu qui lui restait. Le père lui répondit que le pape l'avait envoyé parce qu'il aimait la paix, et qu'il désirait l'amener à conclure un traité avec les Espagnols. « Et quelles seront les conditions de ce traité ? » demanda le roi. « Il faut, répondit le P., que V. M. dépose les armes et cesse d'inquiéter les Espagnols, qui de leur côté s'engageront à ne pas la troubler dans la possession de ses états ».

« Il n'y a pas besoin de traité, dit le roi. J'y consens à cause de vous, à condition que les Espagnols ne me donneront pas de nouveaux sujets de plainte ; sinon je suis décidé à reconquérir les états de mes ancêtres. Retournez vers vos compatriotes et faites leur part de ma réponse. » Le roi rentra alors dans l'autre salon, et le lendemain il fit reconduire les jésuites à la frontière, avec les mêmes marques d'honneur qu'ils avaient reçus à leur arrivée.

Ils rendirent compte au vice-roi de tout ce qu'ils avaient vu, ajoutant qu'ils ne pensaient pas que toutes les forces du Pérou fussent suffisantes pour

soumettre cet empire tant il était bien fortifié, mais qu'ils ne pensaient pas que les Indiens fussent bien redoutables hors de leurs montagnes que du reste il ne croyaient pas que les Indiens pensassent à faire de nouvelles incursions si on les laissait en repos. Mais depuis ce temps les Espagnols qui cherchaient avec tant de soin l'empire du Païtiti, ne pensèrent qu'à s'en garantir après l'avoir trouvé.

Outre les révoltes des Indiens et les incursions des Portugais, les maladies épidémiques furent une des principales causes de la destruction des missions ; la petite-vérole, qui était autrefois inconnue en Amérique, y fit des ravages épouvantables.

La première épidémie eut lieu en 1660, fit périr 44000 Indiens, et détruisit presque entièrement la nation Maynas; celle de 1669 en fit périr 22000, et celle de 1680 en enleva 66000 et fut d'autant plus nuisible aux missions que les Indiens, s'apercevant que la contagion les atteignait plus facilement dans les villages, retournèrent vivre dans les bois. La petite vérole se déclara de nouveau en 1749, et avec elle une autre maladie non moins terrible, nommée *sarampion*. Cette contagion porta un coup fatal aux missions. On ne sait pas au juste combien il périt d'Indiens, mais il paraît que la mortalité fut encore plus forte qu'aux époques précédentes; celle de 1756 fut si terrible, que tous les habitants de la ville de Santiago périrent, et qu'il n'en resta pas un seul pour enterrer les morts ; la sixième et dernière eut lieu en 1762 ; elle détruisit presque entièrement les Xiberos, les Yurimaguas et les Chamicuros, ainsi que la nation Pana.

Toutes ces causes réunies eurent une influence si funeste sur les missions du Marañon, que quand le P. Weigel en fit le dénombrement, il n'y restait plus que 41 villages qui pouvaient contenir 120000 néophytes et 6000 catéchumènes. La capitale ou résidait le supérieur était à Santiago de la Laguna, sur la rive orientale du beau lac formé par le Guallaga.

Elle était si peuplée qu'elle contenait 6000 Indiens en état de porter les armes ; mais dans les derniers temps, sa population ne se montait pas à plus de 1000 personnes.

Les missions étaient divisés en trois tenencias ou districts, de Borgia, d'Omagua et du Rio-Napo ; la première, où était située la capitale, comprenait 15 villages, et autres dans la petite province de Lamas qu'on y avait réunie et qui contenait environ 2250 personnes, dont quelques blancs et quelques métis, et les restes des nations Lamas, Motilones, Amasifuines, Cascaosoas, Suchichis et Tabaloros ; sa capitale était Santa Cruz de los Motilones.

St.-Jochin était le district d'Omagua et contenait 12 villages; celle du Rio-Napo avait pour chef-lieu el Puerto, et en comptait le même nombre. el Puerto, et en comptait le même nombre.